

L'Amérique latine, peuplée à présent par environ 420 millions d'habitants, comporte surtout deux grands espaces d'ancienne colonisation, l'espace espagnol (Duviols, 2000) et l'espace portugais, accessoirement et par « reprise », des portions de ce vaste empire colonial ibérique, devenues anglaise, française et néerlandaise. Issue des grandes explorations et conquêtes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (Encyclopædia Universalis, 1991), elle demeure fortement marquée par l'histoire et ses mouvements émancipateurs d'une part, la profonde blessure humaine et sociale causée par des Blancs d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord à des populations à socle déterminant d'indianité et de négritude, de plus en plus métissées et internationalisées entre-temps, d'autre part. Ce métissage a pris la relève du pouvoir politique, demeurant toutefois soumis à la puissance économique et financière pesante d'un capitalisme orienté vers une mondialisation sans grande pitié pour cette partie de globe particulièrement peuplée et pauvre, enviée à cause de ses multiples richesses à valeur géopolitique.

## I. L'expression « Amérique latine »

L'expression « Amérique latine » désigne l'ensemble des anciennes colonies espagnoles, portugaises et françaises du continent américain. La terminologie d'Amérique latine a été utilisée pour la première fois, en 1856, par le socialiste chilien Francisco Bilbao. Elle fut reprise dans l'entourage de Napoléon II, vers 1860, lors des préparatifs de l'expédition française au Mexique.

La notion d'Amérique latine repose sur des connotations multiples :

- *La diversité culturelle* : On est latino-américain lorsqu'il s'agit de faire bloc contre d'autres : américains du Nord, asiatiques, européens... dès lors qu'il importe d'affirmer son appartenance dans le monde, sa signification humaine, sociale et géopolitique. « Chez soi », sur le sous-continent, on se sent toutefois lié plus étroitement à son sol natal, à sa mère-patrie, à sa nationalité que les ancêtres ont chèrement acquise, au prix du sang, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. On est alors bolivien, chilien, péruvien, argentin, brésilien, mexicain... On relève ainsi de l'une des diverses cultures latino-américaines, aux variantes régionales et locales très subtiles.
- *Manifestations de l'identité latino-américaine* : lent mouvement de décroisement colonial des structures socio-spatiales préhistoriques et précolombiennes, des sociétés andines et amazoniennes, aux confrontations culturelles multiples ; émergence de l'indianité, dynamique de l'indianité depuis les années 1970 ; demande de reconnaissance d'une indianité en quête d'identité, à la fois en milieu rural et dans les villes, mouvement inspiré et conduit par les élites

Les multiples facettes de cette identité s'expriment à travers une abondante littérature, une presse quotidienne et périodique influente, d'abondants colloques, rencontres, congrès, forums, festivités...

## II. Le concept

*Le concept d'Amérique latine, d'ordre géopolitique, est apparu au début de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les États-Unis ont intégré presque la moitié du Mexique, après avoir contribué à mettre fin à la tentative de Maximilien d'Autriche, le Habsbourg, soutenu par des troupes napoléoniennes, de sauvegarder et d'affirmer la latinité catholique face au protestantisme anglophone, tous deux d'essence européenne (Bataillon et al., 1992, p. 9). Mais ce protestantisme, désormais représenté par « les Américains du Nord », à vocation*

panaméricaine, prenant, entre autres, prétexte de la doctrine de Monroë (« l'Amérique aux Américains »), n'aura de cesse que lorsqu'il aura placé sous sa tutelle l'ensemble de l'Amérique latine, catholique, dès après la Seconde Guerre mondiale. Il est vrai que la latinité, ibérique et/ou fortement métissée, de plus en plus catholique sociologiquement, s'est lancée entre-temps, notamment à partir du Mexique, mais aussi d'autres pays du sud, surtout dictatoriaux — Cuba par exemple — à « l'assaut démographique » des USA, à tel point que la supériorité protestante et anglophone est quantitativement mise en jeu.

Néanmoins, parallèlement au terme d'Amérique latine, et de manière plus courante, l'habitude veut que cette portion méridionale du continent continue à être dénommée autrement : Amérique du Sud, par synonymie ou non avec l'Amérique latine ; Amérique tropicale et australe, au sens climatique de l'expression, Amérique centrale ou moyenne, pour la partie septentrionale allant du Pacifique à la mer des Caraïbes, incluant Mexique et Antilles, « Mittel- » ou « Zentral-und Südamerika » pour des géographes de langue allemande...

C'est à l'apogée de la position hégémonique des USA, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, que les géographes états-uniens ont eu recours à l'expression « Amérique latine », pour bien démarquer celle qui a réussi économiquement et géopolitiquement à être la première puissance mondiale, à dominer l'essentiel du globe, à contenir ce qui apparaît déjà à ses yeux comme les « puissances du mal » — communistes-collectivistes et fascistes —, la leur en somme, par contraste avec celle qui est demeurée sous-développée, marginale, malléable, exploitable, à partir du sud du Rio Grande. C'est le moment, où, le Brésilien Josué de Castro soulève, face à la provocation insolente du pouvoir capitaliste dominateur et impitoyable, la question de la grande souffrance du monde, celle de la faim, subie, surtout comme répercussion des dysfonctionnements politiquement entretenus, par l'essentiel de l'humanité (Castro, 1964). Dans la foulée, le catholicisme latino-américain génère, dans ce même Brésil, une minorité agissante de pionniers lucides incitateurs d'une révolte mentale, intellectuelle, culturelle et politique, contre l'état de fait, un mouvement qui conduit, à défaut d'autre solution, jusqu'à la naissance d'une « théologie de la libération », à connotation marxiste.

*À la suite de la pratique nord-américaine et anglo-saxonne, en milieu francophone, le terme d'Amérique latine se généralise à la même époque, dès lors que des ouvrages fondamentaux reprennent et « consolident » la dénomination : V.-L. Tapié, en histoire (1945), Tibor Mende en chronique politique (1952), E. Bonnefous, en 1954, lors de la publication de l'« Encyclopédie de l'Amérique latine »... Les nouvelles institutions internationales emboîtent le pas : Nations unies, UNESCO...*

*L'importance déterminante de la culture* (Duviols, 2000), aux nombreuses interférences historiques et socio-spatiales actuelles, rend très complexes les articulations sociétales et politiques au jour le jour. Cette portion du continent américain bénéficie d'une attention mondiale particulière dans les milieux littéraires et artistiques : ses populations mélangées, son histoire coloniale, ses luttes pour l'affranchissement politique et économique, les souffrances et humiliations qui y sont liées, les multiples problèmes de pauvreté, d'endettement, de marginalisation, qui continuent à ne pas être résolus, font d'elle un ensemble de territoires dont les sociétés sont toujours exposées aux feux de la rampe. L'obsession de l'échec marque de nombreuses publications, représentations théâtrales, ouvertures cinématographiques, toiles et expositions. Tel ce roman récent de Tabajara Ruas, intitulé « La Fascination », qui se déroule dans le sud du Brésil, dans la campagne désolée de São Paulo, sur une terre arrachée à la forêt, mais réduisant ses occupants au rôle de spectateurs de leur propre histoire. C'est sur cette terre qu'un entrepreneur désabusé par l'univers corrompu de la grande ville s'installe, mettant à profit un héritage... Très vite,

toutefois, il constate que ce milieu rural est loin d'être le lieu d'une retraite paisible : il y retrouve l'histoire de ses ancêtres, faite de rivalités de familles, de meurtres anciens et modernes, de douleurs et cruautés, individuelles et collectives, suscitées par le monde ultralibéral, qui recourt à la corruption de la démocratie chèrement conquise jadis. L'auteur, ancien exilé par la dictature (1971-1981), demeure désespéré face à ces Brésiliens, ses compatriotes, qui ne parviennent pas à maîtriser leur destin face à un gouvernement dirigé en réalité depuis l'extérieur, par des forces prévaricatrices (Ruas, 2005).

Le rôle des images est par ailleurs saisissant. Le sud de l'Amérique latine, par exemple, c'est aussi l'image du « gaucho », ce gardien de troupeau qui, au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, menait une vie presque sauvage, errait librement dans la « pampa » qui s'étend de l'Uruguay au Brésil, à l'Argentine et au Paraguay, se nourrissant presque entièrement de viande de bœuf (« el asado »), buvant une infusion de « maté », jouant de la guitare. Un certain type de « gaucho », personnage populaire errant, chevaleresque, évitant le travail, aimait les duels de textes poétiques improvisés, les « payadas », d'où son appellation de « payador ». L'image est entrée dans la légende par le célèbre Santos Vega, invincible, sauf, en fin de course, par le diable, dans une « payada ».

L'image est venue renforcer la place particulière occupée par l'Amérique latine parmi les métropoles des Sud (Troin, 2000), évoluant dans le cadre des métropoles mondiales en crise (Guglielmo, 1996). Cette métropolisation lourde, provocatrice et souveraine, exprime avec force la primauté accordée, à travers l'évolution spontanée, voire « sauvage », ainsi que par les politiques menées, à l'urbanité, l'urbanisation, aux intérêts immédiats des factions au pouvoir (Claval & Sanguin, 1997).

## Bibliographie

- Bataillon C., Délier J.-P., Théry H., *Amérique latine, Géographie universelle*, Paris, Hachette-Reclus, 1992, 480 p.
- Claval P., Sanguin A.-L., *Métropolisation et politique*, Paris, L'Harmattan, coll. Géographie et cultures, 1997, 316 p.
- Duviols J.-P., *Amérique latine – Dictionnaire culturel*, Paris, Ellipses, 2000, 384 p.
- Encyclopædia Universalis, FRANCE S.A., *Le grand atlas des explorations*, Londres, Harper Collins Publishers, 1991, 344 p.
- Guglielmo R., *Les grandes métropoles du monde et leur crise*, Paris, A. Colin, 1996, 268 p.
- RUAS T., *La Fascination*, Paris, Métailié, 2005, 108 p.
- Troin J.-F., *Métropoles des « Sud »*, Paris, Ellipses, coll. Carrefours, 2000, 160 p.

---

# LATINITÉ ET DIVERSITÉ

*Gabriel Wackermann*

## I. L'héritage précolombien

### **A. La « rencontre »**

L'héritage précolombien est déterminant dans le façonnement de l'Amérique latine. Déjà avant l'arrivée des Aztèques (1215), des groupes tribaux s'étaient installés dans la vallée de Mexico, dont les Toltèques, les Acolhuas, les Chalcas, les Tépanèques, les Chichimèques...

Les *Aztèques*, membres de la tribu de Mexicas, furent des nomades venus du nord, pour lesquels le monde est passé par plusieurs âges et plusieurs soleils. Collectivistes, à base familiale, ils considéraient la guerre comme indissociable de la religion, une guerre qui reflétait chez les humains la lutte cosmique. Grands bâtisseurs — temples pyramidaux, palais, terrains de jeu —, ils pensaient s'être établis sur une terre — la mexicaine — propice à l'harmonie entre l'élément solaire (l'aigle) et l'élément terrestre (l'éléphant), favorable aussi à la création d'un nœud de forces magiques, symbolisant la guerre sacrée, lutte et synthèse des éléments opposés.

Le panthéon aztèque comprend le « Quetzalcoatl » (« serpent à plumes »), importante divinité, présente dans toutes les civilisations méso-américaines. Dieu non révélé, homme avant de se transformer en dieu, selon la légende, il semble avoir vécu à l'époque toltèque (XI<sup>e</sup> siècle), aurait fondé la ville mexicaine de Tula, l'un des centres urbains les plus importants de l'Amérique pré-hispanique. Devenu dieu, il fut bon et civilisateur, opposé aux sacrifices humains, une divinité de la connaissance, le maître de la pensée religieuse. Les évangélistes espagnols ont compris très vite qu'ils pouvaient l'« utiliser » à leur profit. Aussi n'ont-ils pas hésité à présenter cet homme-dieu mythique comme un converti par l'apôtre Thomas, auquel la légende a attribué une première évangélisation du Mexique. Les indigènes Indiens étant retombés, selon le mythe ainsi créé, dans leurs errements païens entre-temps, de surcroît sous l'influence de Satan, il importait que la « conquista » ramenât le « troupeau » au bercail chrétien !

Les Aztèques étaient toutefois des tribus indiennes parmi les plus cruelles, craintes par d'autres peuples indiens. Il n'est pas étonnant qu'environ 13 000 Indiens aient accompagné Cortès dans sa lutte pour la soumission des Aztèques.

Les conquérants ont mis à profit la division des Indiens pour asseoir moins difficilement leur pouvoir. Signalons, entre autres, les Indiens « aymaras » du lac Titicaca (Pérou et surtout la Bolivie), les Indiens Guaranis, agriculteurs vivant dans une situation précaire à cause de pratiques culturelles remontant à celles du paléolithique supérieur, qui ont dominé sur

l'Amazonie, jusqu'à l'estuaire de La Plata. Eux aussi avaient une organisation sociale collectiviste et patriarcale, pratiquant une religion animiste et un art de la guerre appuyé sur l'anthropophagie.

Relevons toutefois encore deux peuples à la civilisation particulièrement brillante :

- Dans les Andes, les rois ou empereurs, appelés *Incas*, ont formé un puissant empire très organisé au XV<sup>e</sup> siècle, autour de leur capitale Cuzco, étendant, au moment de la conquête espagnole (1532), leur souveraineté sur les territoires correspondant actuellement au sud de la Colombie, à l'Équateur, au Pérou, à une partie de la Bolivie, de l'Argentine et du Chili. Cet empire, composé d'une foule d'ethnies, appelé Tawantinsuyu — « les quatre provinces ensemble » —, d'une superficie d'environ 1 700 000 km<sup>2</sup> était à la fois fondé sur l'agriculture et l'élevage, l'exploitation des ressources du sous-sol et l'artisanat. Les terres appartenaient, dans l'ensemble, au Soleil, à l'Inca et aux communautés ; les lopins individuels étaient rares.
- Les *Mayas* ont constitué un groupe ethnique et linguistique qui a développé une civilisation brillante, s'étendant aux pays correspondant actuellement au Mexique méridional, au Guatemala, au Salvador et au Honduras. Ils ont connu une longue durée, depuis environ 1000 avant J.-C. jusqu'en 1697 après J.-C. Constructeurs de pyramides et de temples, pratiquant l'écriture, logosyllabique, liée au calendrier — découverte la plus originale des vieilles cultures américaines — dès le dernier millénaire précédant notre ère, ils attribuaient une valeur magico-religieuse à l'astronomie.

Les spécialistes ont relevé *plusieurs centaines de langues amérindiennes*, dont un certain nombre a disparu à partir de la conquête. Les « langues générales » (nahuatl, otomi, quechua, tupi-guarani, aymara, pukina...) avaient une grande diffusion, dont certaines ont servi, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, aux évangélistes de base pour l'élaboration de grammaires et de vocabulaires. Signalons, parmi les principaux groupes linguistiques, le macro-caribe, le quechua-aymara, les diverses langues andines, le jivaro, le macro-tucanoan, l'arawak, le tupi, les diverses langues équatoriales, le matabaco-macca...

### **B. Le choc ?**

S'il a existé, il a été provoqué au moment des débuts de la conquête espagnole, en 1492 (Borah & Cook 1963) et, en 1414, lors de la conquête portugaise (Boxer, 1974). Il conviendrait alors de parler plutôt de chocs différents, selon les moments, la nature des conquérants et les lieux. Précisons cependant, qu'au fil des millénaires, cette portion du globe en a subi d'autres, chacun dans sa spécificité, avant et après la conquête. Cuba est sans doute le pays qui a subi le dernier choc, avec la révolution castriste, ce qui confère un intérêt certain à l'ouvrage d'E. Williams sur « Cuba, de Christophe Colomb à Fidel Castro » (Williams, 1970).

Aussitôt, les agricultures précolombiennes furent reléguées à l'arrière-plan au bénéfice de l'élevage et des plantations, puis, à l'ère industrielle occidentale, des marchés fondés sur les produits de l'élevage et l'intensification des plantations. Le monde rural est tombé dans un état de dépendance sociale généralisée. Le monde urbain, témoin de la destruction systématique des cultes et repères spirituels autant que culturels d'antan, s'est trouvé désemparé face à l'irruption et l'action autoritaire des conquérants.

*Dès leur arrivée sur le sol américain, les Espagnols ont pris soin de procéder à une organisation territoriale qui les mettait à même, avec les moyens dont ils disposaient, de faire face à l'établissement de leur autorité sur les régions soumises.* Au fur et à mesure de leur progression, ils ont créé successivement quatre vice-royautés, dont les vice-rois étaient les représentants du roi d'Espagne et assumaient la totalité des pouvoirs politiques et militaires.

Furent ainsi constituées, à l'origine, les vice-royautés suivantes : celle de la Nouvelle Espagne, en 1535 (capitale : Mexico) et celle du Pérou, en 1542 (capitale : Lima). De la vice-royauté du Pérou, trop ample, furent détachés par la suite les territoires placés sous la houlette du vice-roi de la Nouvelle-Grenade, en 1718, circonscription supprimée en 1723, mais rétablie en 1739 (capitale : Bogotá), puis les régions appelées à former la vice-royauté du Rio de la Plata, en 1776 (capitale : Buenos Aires).

Pour asseoir leur domination, les « conquistadors » ont mis politiquement et militairement à profit la faiblesse des moyens de défense indiens, culturellement et religieusement l'existence de mœurs anthropophages, pour exterminer des pratiques dites barbares. Ils ont détruit systématiquement l'essentiel des « livres » indiens, tels la plupart des « codex » mexicains. Fray Diego de Landa écrivit à ce sujet, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle : « Nous avons trouvé un grand nombre de livres et, parce que tout ce qu'ils contenaient n'était que superstition, nous les brûlâmes tous, ce qu'ils regrettèrent énormément et leur causa beaucoup de peine ».

*Dans ce sillage, des occidentaux, perspicaces et largement affranchis des tabous grossiers de leur époque, sont venus bousculer des vérités absolues, combien fragiles : Bartolomé de Las Casas a mis l'accent, en terre latino-américaine même, sur la plénitude d'humanité des Amérindiens (Las Casas, 1552). En Europe, Montaigne a refusé, durant le même XVI<sup>e</sup> siècle, déjà « pré-éclairé », le qualificatif de barbare attribué aux êtres humains étrangers à la civilisation occidentale. Au siècle des Lumières, Montesquieu a poursuivi cette œuvre de clarification et de réhabilitation, que, selon Edgar Morin, l'humanisme universaliste et les Internationales sont venus parachever. Il a fallu toutefois déployer une intense activité intellectuelle et littéraire, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, pour réfuter la thèse de l'infériorité, de la faiblesse ou de l'immaturation des Amérindiens et de leurs descendants. Pour Buffon, la théorie de la dégénérescence était applicable « naturellement » aux Indiens d'Amérique. Selon l'Abbé Raynal (1770), l'Amérique était demeurée dans l'enfance et la Nature avait oublié de la faire grandir. Gian Rinaldi Carli par contre, dans ses « Lettres américaines », n'hésitait pas à s'opposer aussitôt à ce dénigrement et affirmait que la Nature américaine était généreuse, que les deux grandes civilisations des Aztèques et des Incas avaient atteint des sommets extraordinaires. Même Alexander von Humboldt devait encore réfuter avec force les assertions de Hegel, qui, dans sa « Philosophie de l'Histoire », avait estimé que l'Amérique était immature physiquement et impuissante. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, encore, l'indigénisme, mouvement idéologique et politique, est conduit à réagir contre les théories d'anthropologie sociale, dites scientifiques, affirmant la supériorité de la race blanche. Il est venu dénoncer les abus économiques et sociaux nés depuis l'Indépendance, en dépit de la suppression du colonialisme institutionnel. La constitution des grandes propriétés agricoles dans les Andes en fit foi.*

## **II. La « latinité »**

### **A. Qu'est-ce ?**

C'est, parmi les Amériques, la partie méridionale catholique, de colonisation essentiellement espagnole, à base d'organisation urbaine et de grandes propriétés rurales, qui contraste, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec la partie septentrionale, principalement anglophone. C'est aussi la portion du continent américain la plus métissée de l'histoire internationale moderne, à mélange indien, noir et blanc.

## **B. Profils et images de la latinité**

*Profils et images sont liés en premier lieu à la conquête, au transfert et à l'adaptation de la culture européenne aux projections des conquérants.* La catholicité est une référence à la fois fondamentale et opportuniste, dogmatique et « rentabiliste », économiquement et culturellement.

Chaque fois que les « conquistadores » pouvaient utiliser un ou des fragments de la civilisation précolombienne, en guise de legs, ils se sont empressés de le faire, notamment en matière religieuse. Il en fut fréquemment ainsi des symboles et hauts lieux religieux :

- Les divinités Aignan, le diable, et Tupān, le tonnerre, ont été ainsi utilisés par les jésuites pour imposer plus facilement le christianisme dans leurs missions du Paraguay.
- « Nuestra Señora de Guadalupe » est venue opportunément pour devenir un symbole religieux fort de la catholicité de l'Amérique espagnole, en tant que patronne du Mexique. Selon le phénomène classique, la Vierge est apparue à un homme modeste du peuple, indien en l'occurrence, Juan Diego, sur une colline, celle de Tepeyac (dans l'actuel « Mexico D.C. »), le 9 décembre 1531, s'adressant à lui six années après son baptême, en langue vernaculaire, le nahuatl. Après quatre apparitions accordées à cet « aigle qui parle » (Quauhtlatoatzin, prénom avant le baptême), et une à Juan Bernardino, les Espagnols s'empressèrent de construire un sanctuaire sur l'emplacement d'un ancien temple aztèque dédié à Tonantzin, appelé aussi Coatlicue, la mère des dieux. Par un procédé de substitution bien connu dans l'histoire des religions, celle-ci est devenue la Vierge noire de Guadalupe, une Vierge en provenance d'Extrémadoure, en Espagne, dont le culte était destiné aussi à marquer la permanence et l'universalité de la culture espagnole dans le Nouveau monde. De 1695 à 1709, le pèlerinage est doté d'une basilique, conçue par l'architecte Pedro de Arrieta. La continuité de l'ascension de ce symbole de l'hispanité est affirmée dès 1737, lorsque, après une épidémie de peste, la vierge est proclamée patronne de la nation mexicaine ; en 1895, elle est « couronnée » reine du Mexique.

Au moment de la conquête de l'Indépendance, elle en devient le symbole, par décision de Miguel Hidalgo — prêtre excommunié, le Libérateur, un homme des « Lumières » —, contre « la très catholique Espagne » à laquelle elle doit pourtant sa promotion. Lors de la Révolution mexicaine (1910-1920), les cortèges révolutionnaires portent son effigie en tête de leurs manifestations. Au XX<sup>e</sup> siècle, elle a droit, en guise de consécration suprême, à l'édification d'une nouvelle basilique, imposante, face à l'afflux massif des pèlerins venus de l'Amérique catholique tout entière.

Les conquérants, dans leur logique de l'affirmation de leur propre suprématie spirituelle, n'ont pas hésité, Bible à l'appui, par Arius Montanus interposé, à déclarer que, selon l'Ancien testament, deux fils de Jectan, arrière-petit-fils de Sem, seraient allés initier le peuplement du Nouveau monde : Ophis et sa descendance se seraient sédentarisés dans le Nord-ouest de l'Amérique, Jobal et sa descendance au Brésil. Gregorio Garcia, auteur de « Origen de los indios del Nuevo Mundo » (1606), a essayé de relever une affinité de mœurs entre Indiens et Juifs. De nombreuses autres hypothèses furent émises tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, pour justifier cette ascendance euro-asiatique, originaire des confins de la Méditerranée orientale. Alexander von Humboldt cependant s'est fondé sur son expérience et son observation personnelle pour insister sur l'origine purement asiatique des Indiens.

*Les Missions des Jésuites évangélistes constituèrent un puissant support pour la colonisation.* Établis d'abord modestement à Lima, en 1568, où ils créèrent un collège, ils prirent petit à petit de l'ampleur en fondant des « réductions » au Chili, en Équateur, en Nouvelle Grenade, au Tucuman, au Paraguay. En 1572, ils s'établirent en Nouvelle-Espagne. Soucieux

de susciter « le royaume de Dieu sur terre », ils appliquèrent aux Indiens, dans leurs « réductions », le principe de leur fondateur, Ignace de Loyola, « ora et labora », contraignant les indigènes qu'ils purent regrouper, à d'astreignants travaux agricoles, d'élevage et d'artisanat. L'« empire jésuitique » latino-américain fut prospère, ce qui, à la longue, attira des envies. En 1767, les jésuites des Missions furent expulsés vers l'Europe — 224 au total —, par le gouverneur de Buenos Aires et remplacés par des franciscains, ainsi que des Frères de la Merci. Les « réductions », appelées aussi « villages d'Indiens convertis », disparurent avec eux.

L'*Inquisition* fut également une arme au service de cette colonisation mentale, officiellement destinée à contrer les hétérodoxies, de la même façon que cela s'est effectué sur les territoires espagnols en Europe. Comme il s'agissait initialement de préserver l'évangélisation contre les attitudes hérétiques de tout genre, les blasphèmes, la pratique de ce qui était considéré comme superstition, l'idolâtrie, l'anthropophagie, les Indiens n'étaient pas visés a priori dans leur ensemble : seuls les « cristianos viejos » et les descendants d'Indiens convertis accusés de déviations furent pourchassés.

Dès 1569 (« Real cédula » du 25 janvier), des tribunaux de l'*Inquisition* furent mis en place à Mexico, à Lima ; en 1610, fut créé celui de Carthagène des Indes. La même année, fut introduite la « visita de idolatrias ». De fil en aiguille, l'intolérance s'élargit aux immigrants, par peur d'une contagion luthérienne, de l'influence de « conversos » judaïsants établis clandestinement sur le sol latino-américain. Elle concernait également les bigames, les « illuminés », les prêtres accusés de « sollicitations » lors de la confession, des mariages... Le mélange des genres était tel qu'il permettait facilement l'arbitraire. Le premier inquisiteur de la Nouvelle Espagne fut institué en 1524. Le premier « auto de fe » eut lieu à Mexico, en 1574. La condamnation au bûcher fut la peine suprême.

### **C. Projections sociétales**

Si pour les Latino-Américains de langue portugaise, les Brésiliens notamment, les hispanophones, sont « les autres », n'empêche que *l'unicité latine l'emporte sur la diversité ibérique*. Formation et orientation d'esprit des cadres et des élites se ressemblent, l'Église veillant au grain. Le modèle urbain colonial de l'empire espagnol s'impose fréquemment, fondé sur une foule de villes en damier, petites et grandes, constituant des cités-territoires, à hiérarchie sociale rigoureuse, selon le concept colonial de l'organisation de la société.

*Les projections artistiques sont également balisées par l'Église*. « Conquistadores » et ordres mendiants ont introduit et développé en Nouvelle Espagne, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'art « mudéjar », s'appuyant sur des artisans indigènes particulièrement qualifiés pour sculpter le bois, réaliser des plafonds ouvragés aux décorations géométriques, des corniches et poutres originales, créant ainsi un véritable art hispano-américain, qui a essaimé un peu partout dans la Caraïbe (église de « Santo Cristo del buen viaje » à La Havane, église de San Jesus Nazareno à Sancti Spiritus...), en Nouvelle Grenade (Casa de la Aduana à Cartagena de Indias), au Venezuela (San Cristobal à Piritu...), à Quito (l'Audencia...), au Pérou (à Cuzco...), en Bolivie (balcons, portes, jalousies à Sucre...), en Argentine, au Chili...

L'art baroque, appelé aussi art colonial, en vogue du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, tant religieux que civil — présent dans l'architecture et l'iconographie religieuses, la sculpture, la peinture, le mobilier, les miroirs, les tapisseries, les paravents, les encadrements, la vaisselle... — est une transposition idéologique et sociétale de l'art religieux et civil de l'Europe en Amérique latine espagnole et portugaise. Il se « marie » bien avec les pratiques coloniales, fondées sur l'esprit de la Contre-réforme et de l'absolutisme. Il vise à faire « briller » l'Occident européen autant que faire se peut, pour renforcer l'idéologie dominante bâtie sur la proclamation de la